

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront complétés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 6 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 11 minutes du matin, Poste.
9 — 02 — — Omnibus.
1 — 45 — — soir, Omnibus.
4 — 13 — — Express.
7 — 18 — — Omnibus.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
8 — 41 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.
5 — 57 — — soir, Omnibus.
10 — 34 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

Le *Moniteur* publie trois décrets concernant les changements ministériels.

M. Magne, sénateur, membre du conseil privé, est nommé ministre des finances, en remplacement de M. Rouher, dont la démission est acceptée.

M. Pinard, conseiller d'Etat, est nommé ministre de l'intérieur, en remplacement de M. le marquis de La Valette, dont la démission est acceptée.

M. le marquis de La Valette, sénateur, ancien ministre de l'intérieur, est nommé membre du conseil privé.

Les nouveaux ministres ont prêté serment entre les mains de l'Empereur, pris possession de leur département respectif et reçu le personnel de leur ministère.

On annonce que, par suite des modifications ministérielles qui vont avoir lieu, la direction du *Moniteur* passerait de nouveau du ministère de l'intérieur, dans les attributions duquel elle se trouve aujourd'hui, au ministère d'Etat.

Plusieurs journaux ont fait l'observation qu'un grand nombre des représentants diplomatiques de la France auprès des principales puissances, se trouvaient réunis à Paris.

La semaine prochaine, lorsque le prince de La Tour d'Auvergne sera reparti pour Londres, tous nos ambassadeurs et ministres à l'étranger seront rendus à leurs postes.

On lit dans le *Courrier de Lyon*, du 10 :

La 3^e division de l'armée d'expédition qui avait, avant-hier matin, à la suite de la déroute de Garibaldi et du retrait des troupes italiennes du territoire pontifical, reçu l'ordre de suspendre son embarquement, aurait, nous assure-t-on, reçu un ordre contraire dans la soirée du même jour. En conséquence, cette division, qui se compose des 22^e et 38^e de ligne, en garnison à Marseille, du régiment étranger, du 2^e zouaves et du 1^{er} régiment de tirailleurs indigènes d'Afrique, a dû prendre place hier matin sur les transports de l'Etat et faire voile pour Civita-Vecchia.

Cette mesure aurait été prise, paraît-il, à la première nouvelle des émeutes qui ont éclaté à Milan et à Pavie.

Une dépêche de Rome, du 15 novembre, 7 heures 35 minutes du soir, nous apprend que le Pape a reçu le corps des officiers français qui lui a été présenté par le général de Failly. Le commandant français a prononcé quelques paroles exprimant le bonheur de l'armée appelée à défendre la cause du Saint-Siège.

Le Pape a répondu en exprimant sa satisfaction de se voir entouré de l'armée française, aujourd'hui plus que jamais, à cause des périls qui menaçaient le trône pontifical.

Il a remercié l'armée, la France, le gouvernement français et son chef qui les avait envoyés. Il a dit que l'Italie elle-même leur devait des remerciements pour l'avoir délivrée des anarchistes qui avaient arboré le drapeau du vol et de la dévastation. Il déplore que le gouvernement italien se soit servi de masses

désordonnées comme avant-garde à ses projets d'invasion.

Il a fait l'éloge de la valeur et de la fidélité de la petite armée pontificale, qui avait défendu le lambeau de terre resté au Saint-Père pour exercer librement son autorité spirituelle. Il a dit que l'aide de la France était arrivée à propos pour couronner cette belle défense. Il a parlé des démonstrations des catholiques de la France et du monde en faveur du Saint-Siège. Il a donné enfin sa bénédiction à la France, à l'armée, à son gouvernement, à l'Empereur et à la famille impériale.

Le gouvernement pontifical paraît disposé à user de mansuétude envers les personnes qui ont pu se trouver compromises par les derniers événements.

L'intention de Pie IX et du cardinal Antonelli serait de jeter un voile sur les événements qui ont accompagné les votations des plébiscites dans plusieurs villes des Etats pontificaux. Les prisonniers garibaldiens seront rendus.

On écrit de Florence à l'*Indépendance belge* : « Le ministère vient d'appeler à Florence les chefs des parquets de Pérouse et d'Ancone. Il a tenu avec eux une espèce de grande conférence judiciaire pour savoir s'il fallait poursuivre Garibaldi. »

« C'est là une idée singulière qui est venue à M. Gualterio : faire un procès à Garibaldi, c'est remuer cette matière inflammable qui a failli mettre l'Italie en feu. — L'a-t-on déjà oublié ? »

« Ensuite ce procès ne pourrait se faire sans invoquer de hauts témoignages, celui de

Rattazzi, celui de divers fonctionnaires, celui peut-être du roi lui-même. Ensuite, si l'on fait un procès, il faut y soumettre les principaux complices de Garibaldi, qui sont tous des députés et des personnages influents qui pourraient s'écrier : Nous avons pour complices toute la nation ! »

Le *Mémorial diplomatique* publie les deux dépêches suivantes :

« Vienne, 15 novembre. — Un courrier de cabinet est parti hier soir pour Paris, porteur de la circulaire que le baron de Beust adresse aux représentants diplomatiques de notre gouvernement, afin de leur indiquer les points essentiels de l'accord établi entre l'Autriche et la France.

« C'est de cette même circulaire que les journaux belges et allemands avaient prématurément annoncé l'envoi. »

« Vienne, même date. — Haïdar Pacha, ambassadeur ottoman, vient de communiquer au baron de Beust une dépêche d'après laquelle la Porte se déclare prête à déférer la question crétoise à l'examen du futur congrès. »

On voit que la première de ces dépêches confirme, en la rectifiant, la nouvelle d'une note diplomatique écrite par M. de Beust à la suite du voyage de l'empereur François-Joseph en France.

Le bruit circule, à Berlin, que le comte de Bismark aurait adressé, aux représentants de la Prusse à l'étranger, une circulaire dans laquelle le premier ministre du roi Guillaume exprimerait la satisfaction du cabinet de Berlin

FEUILLETON.

20

LISA

Par MARIN DE LIVONNIÈRE.

(Suite.)

XVII.

Cependant, à l'autre extrémité du château, dans une chambre bien modeste, veillait encore la malheureuse et charmante créature dont les destinées occupaient, sans qu'elle le sût, et de façons bien différentes, la plupart des habitants de Cerqueux. Lisa écrivait à Marie de Fréville :

« Cerqueux, le 3 avril 1835.

« Pour la dernière fois sans doute, chère Marie, je viens de dater cette lettre du lieu où, pendant vingt années, j'ai vécu au jour le jour, sans regretter la veille, sans espérer le lendemain, comme un oiseau voyageur qui traverse la mer et ne compte pas les vagues, mais aspire mystérieusement à une terre lointaine, terre de la paix et du repos.

« Pour la dernière fois je vous écris de Cerqueux : ne me répondez pas; après-demain je ne serai plus ici.

« Que s'est-il donc passé ? — Oh ! ne cherchez pas à le deviner avant que je n'aie tout dit, peut-être accuseriez-vous celui.. que j'ai soupçonné moi-même ? — Non, non, jamais je ne l'ai soupçonné un seul instant; je l'avais compris à son premier regard; mais pouvais-je vous dire, Marie, que M. Adrien de la Roche-Léhan aimait sérieusement la pauvre Lisa ? Le pouvais-je avant qu'il ne me l'eût déclaré la main sur sa noble poitrine ? Non, vous savez que je ne me flatte point, et le mérite n'est pas grand de ma part, qui m'aurait flattée ? de quoi me serais-je flattée ? Jugez-en.

« A l'âge où l'on commence à sonder curieusement le mystère des mots, il vint à mon oreille que je n'avais pas de nom, pas de mère. Mon Dieu, je savais bien que je n'avais plus de mère; mais que je n'en eusse pas dans un sens presque absolu, cela me parut inconcevable. Cependant on le répétait, et parfois avec une inflexion de voix si méprisante que mon cœur se serra douloureusement. J'attendis sans oser demander l'explication. L'explication est venue trop tôt. En lisant dans les livres, en écoutant ce qui se dit dans le hasard de la conversation, j'ai recueilli une à une certaines données; puis enfin j'ai compris tout-à-fait. Oh ! si vous saviez ce que c'est

que de comprendre de pareilles choses ! Moi qui, dans la solitude de mon pauvre cœur, m'étais fait une mère si pure, si haute d'honneur et de vertu !... n'avoir pas de mère ! ne plus pouvoir prononcer ce nom béni sans mourir de honte !... »

« Marie, allez vous jeter dans les bras de Mme de Fréville, remerciez-la de vous avoir donné plus que la vie, plus que la fortune, plus que la beauté, plus que tous les dons naturels, de vous avoir donné un nom qui vous rattache à une famille que la bénédiction de Dieu a faite, que la société reconnaît et honore. C'est là le nécessaire, le reste n'est que le superflu.

« Je manque du nécessaire, comment me serais-je flattée ? »

« Aussi, quand le regard de l'homme que j'aurais choisi entre tous, s'il m'eût été donné de choisir, c'est abaissé sur moi; quand, deux jours après, sa bouche a prononcé ces paroles : « Lisa, je vous aime avec tout le respect qu'un homme d'honneur peut avoir pour celle dont il voudrait faire la compagne de sa vie », quand Adrien de la Roche-Léhan m'a parlé de la sorte, mon cœur s'est ouvert à une allégresse dont rien ne peut vous donner idée. J'ai faiblement essayé de résister; bientôt vaincue, j'ai reçu

la foi d'Adrien et donné la mienne.

« Que j'étais heureuse, chère Marie, dans les heures qui ont suivi ! Et, croyez-le, la vanité n'entraît pour rien dans les joies de mon âme. J'aimais, je me sentais aimée, rien autre chose. Sans doute j'aimais l'homme élevé, noble, orné des plus brillantes qualités; mais élévation, noblesse, qualités, c'est en lui que j'aimais tout cela, en lui seul, et non dans le rejaillissement glorieux qui eût été ma part. Oui, vraiment il me semble que j'étais désintéressée.

« Cependant, peu à peu je me suis demandé ce que je donnerais de mon côté. Ah ! que puis-je donner ? sinon mon amour, mon dévouement sans bornes. Est-ce assez pour combler l'abîme qui sépare Adrien de la Roche-Léhan de la pauvre Lisa ? »

« Tandis que cette question effrayante se dressait devant moi, il est allé à la Roche-Léhan. Quoi faire ? je ne le sais pas, ni lui ni personne ne me l'a dit, je le sais néanmoins. Depuis quelques jours, une sorte d'intuition me révèle les choses : sans quitter l'intérieur du château, sans négliger mes occupations ordinaires, sans interroger qui que ce soit, je devine où il est, je le suis partout, je pénètre sa pensée. Eh bien, il a été à la Roche-Léhan trouver son vé-

au sujet des dispositions pacifiques de la France et de l'Autriche.

La *Presse*, de Vienne, donne même comme positif que M. de Bismark a répondu à la circulaire autrichienne du 1^{er} novembre, par une circulaire datée du 5 courant. Le premier ministre exprimerait, dans cette réponse, l'assurance que la Prusse s'efforcera de continuer à justifier l'opinion favorable des cabinets de Vienne et de Paris, en poursuivant la voie nationale où elle est entrée.

Le monde diplomatique se préoccupe beaucoup de l'entrée prochaine — et presque certaine — du grand-duché de Bade dans la Confédération du Nord.

On craint, et cela paraît raisonnable, que ce nouvel acte de la Prusse ne compromette les rapports entre Paris et Berlin.

Nos cercles militaires semblent être dans les mêmes dispositions d'esprit, et nos généraux regardent, dit-on, comme inévitable une guerre prochaine avec la Prusse.

On pourrait rapprocher ces indices de l'activité militaire qu'on déploie en Italie.

Rien n'est donc assuré pour l'avenir et l'agitation est générale.

Nous recevons le texte de la circulaire adressée par le général Menabrea aux agents diplomatiques de l'Italie à l'étranger.

Florence, 9 novembre 1867.

Monsieur le ministre,

Les motifs qui ont déterminé le gouvernement du roi à faire occuper par ses troupes quelques points du territoire pontifical au moment même où un corps d'expédition français débarquait à Civita-Vecchia, ont été déjà développés dans la circulaire que j'adressai, le 30 octobre, aux représentants diplomatiques de Sa Majesté à l'étranger. Il n'est donc pas besoin de rappeler les raisons qui nous déterminèrent à cet acte.

Il nous suffit que le but que nous nous proposons ait été atteint. Partout où les troupes royales se présentèrent, elles furent accueillies avec reconnaissance par les habitants, parce qu'avec elles revenaient l'ordre et la sécurité pour les citoyens, le respect et la protection pour les autorités qui se trouvaient constituées.

Vous savez, monsieur le ministre, que, dans beaucoup de localités non-occupées par nos troupes, les populations ont fait des plébiscites d'annexion au royaume d'Italie. Mais le gouvernement du roi, qui avait déconseillé ces manifestations et dont l'influence n'avait pas suffi à les empêcher, refusa d'en accepter les résultats, fermé dans la parole donnée que sa détermination de passer la frontière ne conduirait à aucun acte d'hostilité.

L'invitation faite par la proclamation royale aux bandes de volontaires de se retirer der-

rière les rangs de l'armée italienne ne fut pas écoutée par Garibaldi. Tandis que celui-ci, cherchant à mettre à exécution un autre projet, dirigeait ses colonnes vers Tivoli, les troupes franco-pontificales l'attaquèrent et le battirent près de Mentana. Les volontaires rentrèrent alors en grand nombre sur le territoire de l'Etat, où ils furent désarmés, et Garibaldi, qui, s'étant présenté à Passo-Corse, manifestait l'intention de se rendre par Livourne à Caprera fut, au contraire, retenu et mis sous garde au Varignano, dans le golfe de la Spezzia. Cette mesure nous était dictée par la nécessité de raffermir l'autorité de la loi et par l'urgence d'éloigner tout risque de nouvelles perturbations.

La paix publique étant ainsi rétablie, les dangers qui menaçaient le saint-siège ont cessé.

Ce changement dans la situation faisait disparaître les motifs qui avaient rendu notre intervention nécessaire. En conséquence, pour sa part, le gouvernement du roi rappelait ses troupes sur le territoire de l'Etat.

Le gouvernement français, de son côté, a pris, par sa circulaire du 25 octobre, l'engagement solennel de considérer sa tâche comme accomplie et d'évacuer le territoire pontifical aussitôt qu'il serait délivré des agresseurs, et que la sécurité y serait rétablie. Ces conditions sont maintenant réalisées.

En rentrant dans nos frontières, nous avons écarté tout motif d'ajournement, et maintenant, confiants dans la parole de la France, nous attendons que le gouvernement impérial, à son tour, fasse cesser une intervention que nous avons jugée n'être pas nécessaire, qui a été pour l'Italie un fait douloureux et qui, si elle se continuait, deviendrait un obstacle à un accommodement durable.

Si donc l'attitude du gouvernement royal et ses fermes résolutions donnent à tous l'assurance que les faits passés ne pourront plus se renouveler, chacun est amené à conclure des événements que le but de la convention du 15 septembre 1864, stipulée avec l'espoir d'un prompt rapprochement entre le saint-siège et l'Italie, a été complètement manqué.

Rien, en effet, n'a pu jusqu'à présent modifier l'attitude hostile prise par le gouvernement pontifical contre celui du roi. Rome donne aujourd'hui le singulier spectacle d'un gouvernement qui, pour se maintenir, paye une armée composée d'individus de tous les pays, tout-à-fait disproportionnée avec sa population et avec les ressources financières de l'Etat, et qui, cependant, se croit obligé de recourir à l'intervention étrangère.

Un sincère accord avec l'Italie ferait disparaître, au contraire, tout ombre de danger pour le saint-siège, permettrait d'employer au profit de la religion les trésors dépensés en armements superflus, et, en garantissant la Péninsule contre le renouvellement de déplo-

rables effusions de sang, serait un gage certain de cette paix qui est également nécessaire au souverain pontife et au royaume d'Italie.

Notre pays a autant que tout autre un sentiment religieux vif et profond; mais plus qu'aucun autre, il reconnaît les difficultés et les dissentiments résultant de l'existence d'un pouvoir qui, établi sur des bases immuables et s'exerçant dans les régions suprêmes de la foi, subit en même temps les obligations d'un gouvernement terrestre, sujet aux influences des passions politiques, et destiné à se modifier avec la marche du temps et en raison des progrès de la civilisation.

Le sol qui renferme la tombe des Apôtres, où l'on conserve le dépôt des traditions de la foi catholique, est le siège le plus sûr de la papauté.

L'Italie saura la défendre, l'entourer de toute la vénération et de toute la splendeur qui lui sont dues, et en faire respecter l'indépendance et la liberté. C'est là le plus vif désir des Italiens. Mais pour qu'un tel but puisse être atteint, vous comprenez, monsieur le ministre, que des arrangements mettant d'accord les intérêts du saint-siège avec ceux du royaume, sont indispensables. La cause de la religion et même celle de l'ordre européen sont également intéressés à cela.

Si l'Italie constituée est destinée à être un grand élément d'ordre et de progrès, il est donc nécessaire, pour qu'elle puisse exercer cette noble mission, de faire disparaître de son sein la cause qui la maintient aujourd'hui en état d'agitation permanente.

En exposant les considérations que je viens de développer, vous saurez certainement, monsieur le ministre, faire naître la conviction de toute l'urgence qu'il y a de résoudre, sans délai, la question romaine.

Agréé, etc.

LE COMBAT DE MENTANA.

Le *Moniteur* publie le rapport suivant adressé au ministre de la guerre par le général de Failly, sur le combat de Mentana et de Monte-Rotondo :

Monsieur le maréchal,

A mon débarquement à Civita-Vecchia, le 29 octobre dernier, les premiers renseignements qui me furent fournis sur les bandes révolutionnaires constatèrent que le gros de leurs forces, sous le commandement direct de Garibaldi, occupait, au nord de Rome, une position menaçante pour cette ville. Leurs avant-postes bordaient la rive droite de l'Anio et menaçaient Rome. Nos premières opérations devaient donc tendre à les en éloigner et à les déloger des positions qu'ils occupaient. J'étais d'autant plus impatient de prendre l'offensive, que tout retard permettait aux bandes de s'y asseoir fortement.

Dès que les forces réunies à Rome me paru-

rent suffisantes, et de concert avec le ministre des armes commandant l'armée pontificale, les bases de l'opération furent arrêtées et leur exécution fixée au dimanche 5 novembre.

Le Tibre arrive à Rome en suivant une direction générale du nord au sud. A peu de distance de la ville, il reçoit, sur la gauche, un affluent considérable, l'Anio, avec lequel il forme un angle presque droit.

De la ligne de partage des eaux descendant de nombreux contre-forts qui s'élèvent graduellement et forment autant d'excellentes positions défensives.

Sur l'un des contre-forts qui vont vers le nord se trouvent situées les localités importantes de Mentana et de Monte-Rotondo, gros bourgs entourés d'épaisses murailles, et couverts, au nord et au sud, par un terrain déchiré et d'un abord très-difficile.

C'est là qu'était établi le quartier-général de l'insurrection.

Deux routes conduisent de Rome à cette position : l'une longeant le Tibre, la voie ferrée de Rome à Florence et le pied des hauteurs; l'autre, traversant l'Anio au pont dit Nomentana, se dirige sur Mentana, en suivant constamment la ligne principale de partage. Elle atteint sa plus grande élévation aux abords de Mentana, qu'elle domine du côté de Rome. La était la clef de la position.

Deux colonnes furent mises en mouvement : l'une, de 300 hommes de l'armée pontificale, sur la route de la vallée, avait plus particulièrement pour mission de faire une diversion sur Monte-Rotondo, pendant l'attaque principale qui devait avoir lieu sur les hauteurs qui avoisinent Mentana.

Une deuxième colonne prit la direction de cette localité. Elle se composait d'une avant-garde de 2,000 zouaves pontificaux, des carabiniers de la légion romaine et d'une batterie pontificale. Ces troupes, sous les ordres du général Kanzler, avaient réclamé l'honneur de marcher les premières à l'attaque.

La colonne française, sous les ordres du général de Polhès, se composait du 2^e bataillon de chasseurs à pied, d'un bataillon du 1^{er} de ligne, d'un bataillon du 29^e, de deux bataillons du 59^e, d'un peloton du 7^e chasseurs, d'une demi-batterie du 12^e d'artillerie, d'un détachement du génie et d'une section d'ambulance.

Toutes ces troupes, malgré une pluie d'orage assez abondante, se mirent en marche à cinq heures du matin.

La colonne principale, sortie de Rome par la porte Pia, traversa le pont Nomentana, que les avant-postes garibaldiens avaient abandonné la veille, et arriva à 4 kilomètres de la position sans être inquiétée.

Vers une heure de l'après-midi, les avant-postes garibaldiens, établis dans les taillis qui bordent la route, ouvrirent le feu sur l'avant-garde pontificale. Ces taillis furent rapidement et brillamment enlevés par les zouaves, qui

nérable père, et il lui a tout avoué. Il est revenu ici, triste, mais non désespéré; j'ai lu dans ses yeux comme une promesse d'avenir.

Il m'est fidèle ! il m'est fidèle; mais l'abîme reste. Que ferai-je pour le combler? Une seule chose : je sacrifierai le bonheur de ma vie entière, je me déroberai à un amour trop généreux, je serai généreuse aussi. Oui, je quitterai Cerqueux, je ne laisserai pas même une trace qu'on pourrait suivre : il faut être sincère.

Demain, je reverrai Adrien, je lui parlerai. D'avance, il ne saura pas quelle est ma détermination; après, il saura en démêler les motifs.

Marie, mon cœur est déchiré, ma volonté ne fléchira pas. Quelque chose me dit que je fais bien, que je rachète autant qu'il est en moi l'irréparable malheur qui m'a frappée quand je suis venue en ce monde. Je me plains dans ma douleur, je savoure l'amertume du sacrifice, il me semble que je mets ainsi Lisa à la hauteur d'Adrien. Oh ! ne me parlez pas d'orgueil; quand on aime, on voudrait tout être digne d'amour !

Adieu, chère Marie, les larmes qui coulent de mes yeux sur ce papier l'ont rendu presque illisible, tâchez de le déchiffrer cependant, afin de donner

une plainte à la pauvre Lisa.

« P.-S. Où irais-je? Qu'importe? la Providence me conduira. »

Le lendemain matin, les joues un peu pâles de Lisa attestaient qu'elle avait eu à soutenir un combat intérieur; mais dans son calme regard brillait le signe de la victoire. Elle fit à peine apparition au déjeuner : des soins plus nombreux qu'à l'ordinaire lui étaient imposés. Mme d'Arsoix ayant fantaisie de renouveler au profit de ses hôtes l'illumination dans le bois si fort goûtée quelques jours avant, Lisa avait reçu ordre de faire exécuter les préparatifs nécessaires. Jusqu'au dernier moment, Mme d'Arsoix entendait commander; jusqu'au dernier moment Lisa voulait obéir.

XVIII.

La journée était magnifique, le soleil, dans un ciel sans nuages, versait de chauds rayons sur les arbres fruitiers couronnés de fleurs, des papillons nouvellement éclos voltigeaient dans tous les sens, mille insectes bourdonnaient près de terre, dans le lointain on entendait la sonore et interminable chanson du merle. Et cependant, personne à Cerqueux ne songeait à jouir de ce merveilleux specta-

cle que la nature donne à des heures rares et privilégiées. L'attente; voilà quelle était la préoccupation générale.

Mme Le Burcier attendait sa voiture, et pestait contre ses gens qui n'arrivaient pas; Ludovic attendait le docteur Ruelland; Adrien attendait que sir Burfrey se trouvât seul pour lui parler; M. Le Burcier attendait que sa femme devint d'humeur traitable, si faire se pouvait; M. de Fogy attendait le dîner; Flavie attendait le soir; Mme d'Arsoix attendait l'heure du triomphe, Maubert l'heure de la vengeance, sir Burfrey l'heure de la justice, Lisa l'heure de l'immolation.

Un forme des vœux : chaque passion a les siens, ils ne sauraient tous être réalisés à la fois. Parmi ceux que nous venons d'énumérer, celui de Ludovic devait être satisfait le premier. Vers deux heures de l'après-midi, le docteur Ruelland arriva, fit une courte visite, dit quelques paroles banales, puis, reconduit par son ami, s'éclipsa au bout de cinq minutes.

« Il entend son affaire, pensa Mme d'Arsoix; il a vu Maubert, et tout est arrêté avec lui. »

Cependant l'irritation de Mme Le Burcier, augmentant de plus en plus, Ludovic s'offrit d'aller

lui-même chercher l'équipage à la Barte. Puis, sa proposition agréée, il prit congé. Flavie le salua d'un air indifférent. Au reste, de tout le jour, ils ne s'étaient parlé. Peut-être, le hasard les ayant rapprochés au sortir de table après le déjeuner, Flavie avait-elle murmuré ces deux mots à l'oreille de Ludovic : « Oui, j'y serai ! » fleche qui passe, on ne la voit ni ne l'entend, et elle a atteint son but.

« A merveille, se dit Mme d'Arsoix, tout est fini entre eux. C'était un feu de paille, il m'a suffi de souffler dessus. »

Une heure après, le marquis de la Roche-Léon arriva; il venait dîner et passer la soirée. Dans son cœur de père il avait songé qu'Adrien souffrait, voulait être là pour lui dire quelques bonnes paroles. Mais sir Burfrey contrecarra ce projet, comme il avait, depuis le matin, contrecarré celui d'Adrien : systématiquement inabordable au fils, s'empara du père et ne le lâcha qu'au dîner.

A table on parla peu. La maîtresse de la maison se plaignait d'un commencement de névralgie.

« En vérité, s'écria M. de Fogy, nous sommes muets, nous avons l'air de conspirer. »

— Eh mais, vous touchez le vrai sans vous

parvinrent à s'établir sur les hauteurs qui dominent Mentana.

Pour soutenir ce mouvement offensif des zouaves et empêcher l'ennemi de déborder leurs ailes, le général de Polhes envoya à leur droite trois compagnies du 2^e bataillon de chasseurs et un bataillon du 29^e, avec une pièce d'artillerie.

Le 1^{er} de ligne prit position sur une hauteur, à 800 mètres de Mentana, et ouvrit un feu bien nourri contre ce village avec deux autres pièces d'artillerie mises à sa disposition. Malgré les ravages que ces pièces firent dans les rangs ennemis, malgré l'incendie qu'elles allumèrent dans le village, une nuée de tirailleurs, sortant de Monte Rotondo, vint occuper toutes les crêtes et le plateau fortement ondulé qui se trouve sur la route de Mentana, entre San Sulpizio et Monte Rotondo.

La légion romaine et le bataillon de carabiniers pontificaux ayant beaucoup souffert, et l'ennemi opposant une résistance acharnée, le 1^{er} de ligne se porta rapidement sur la position, descendit au pas redoublé les pentes de San Sulpizio, et, pour se soustraire aux boulets ennemis, se déploya, en conservant en colonne ses trois compagnies de droite. Puis, soutenu par les trois compagnies du 2^e bataillon de chasseurs et avec l'ordre de ne point tirer, ce bataillon appuya insensiblement vers l'extrême-gauche des garibaldiens, pour menacer leur ligne de retraite sur Monte Rotondo. Cette marche à la baïonnette, exécutée avec beaucoup d'ensemble, ne nous coûta que 2 blessés et produisit sur les garibaldiens une impression telle, qu'ils se retirèrent en masse compacte. Les trois compagnies de droite se déployèrent alors et exécutèrent aussitôt sur les garibaldiens massés en désordre sur la chaussée qui monte à Monte Rotondo, un feu à volonté, à nombre de cartouches limité, qui porta la mort et surtout la démoralisation parmi eux.

Le 1^{er} de ligne, qui avait ordre de régler sa marche sur celle des autres colonnes, s'arrêta et prit position pour attendre le mouvement offensif sur Mentana même.

Pendant que ces événements se passaient à la droite, le bataillon du 29^e de ligne exécutait, à la gauche, un mouvement analogue. Il s'engageait vivement sur les positions boisées qui servent de ceinture au village, poussait de collines en collines, les tirailleurs ennemis et se rapprochait d'une manière sensible de Mentana, qu'il menaçait par le sud-est.

Une colonne garibaldienne, forte de 1,500 hommes, sortit alors de Monte Rotondo et chercha, après avoir rallié les tirailleurs dispersés, à pénétrer dans Mentana, qui soutenait un combat acharné contre l'attaque du centre, faite par l'armée pontificale. Laissant deux compagnies pour assurer sa retraite, le

bataillon du 29^e se porta vigoureusement en avant, et compensant son infériorité numérique par le choix d'une bonne position dominant le terrain que devait suivre la colonne ennemie, il parvint à la maintenir et à empêcher jusqu'à la nuit sa réunion avec les forces qui défendaient Mentana.

Après avoir fortement occupé les positions des deux ailes, il restait à tenter un effort sur le centre. Une reconnaissance offensive fut poussée vigoureusement sur Mentana par les troupes pontificales qui avaient été désignées pour cette attaque. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, la nuit ne permit pas de pousser à fond l'opération, qui fut remise au lendemain.

Les bataillons du 1^{er} de ligne et du 29^e, qui étaient plus avancés, reçurent l'ordre de quitter leur position à la nuit et de se rallier, le 1^{er} de ligne près du 59^e, et le 29^e, près des bivouacs des zouaves pontificaux.

Toutes les troupes campèrent donc sur le champ de bataille, laissant leurs grand'gardes à une demi-portée de fusil de Mentana et prêtes à recommencer l'attaque au point du jour.

La nuit se passa sans alerte. Vers cinq heures et demie du matin, le lieutenant-colonel Bressolles, du 59^e, fit savoir qu'en visitant sa grand'garde, il avait cru remarquer que Mentana était évacué. Ordre lui fut donné de s'en assurer militairement. Dès le début de cette opération, un drapeau parlementaire était hissé sur le château de Mentana, et un parlementaire garibaldien sortait du village. De concert avec le général Kanzler, le général de Polhes rejeta la proposition de laisser sortir les défenseurs de Mentana avec armes et bagages.

Pendant ce temps, la reconnaissance faite par le 59^e avait pénétré dans Mentana, et son chef, le lieutenant-colonel Bressolles, entra directement en pourparlers avec le major garibaldien qui commandait le château.

La capitulation fut convenue aux conditions suivantes, que ratifièrent les généraux Kanzler et de Polhes : les défenseurs du château sortiraient du château en déposant leurs armes, et seraient reconduits à la frontière italienne par une escorte française ; les autres garibaldiens, au nombre de huit cents environ, seraient prisonniers de guerre.

D'un autre côté, le 1^{er} de ligne, après s'être assuré que le 59^e ne rencontrait aucune résistance dans Mentana, poussa une forte reconnaissance sur Monte Rotondo. Deux paysans certifièrent que les garibaldiens avaient évacué la place pendant la nuit. On s'avança alors avec toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise, et on ne rencontra que des habitants inoffensifs et des garibaldiens morts ou blessés. Le 1^{er} de ligne, suivi du 2^e bataillon de chasseurs, entra dans Monte Rotondo, aux acclamations enthousias-

tes de la population et aux cris de : Vive l'Empereur ! Les armes du saint-père furent arborées aussitôt sur la tour du palais ; on ramassa près de deux mille fusils abandonnés et on s'occupa immédiatement d'organiser des moyens de défense.

Le régiment des zouaves pontificaux, fort de 1,500 hommes, occupa le château et la ville. Les autres troupes campèrent à 2 kilomètres des murs, à proximité des puits qui existent dans ce rayon.

Nos pertes dans cette brillante affaire se résument en 2 officiers blessés, 2 soldats tués, 36 blessés et 1 disparu.

L'armée pontificale, chargée de l'attaque principale, a éprouvé des pertes beaucoup plus considérables. Quant à celles des garibaldiens, elles sont énormes par rapport à celles éprouvées par les troupes alliées. Le nombre des morts ramassés sur le champ de bataille dépasse 600, celui des blessés est en proportion, et celui des prisonniers s'élève à 1,600.

Nos soldats ont prouvé dès le début que, malgré leur entraînement naturel, ils possèdent cependant le calme et le sang-froid nécessaires pour tirer tout le parti qu'on peut attendre de la justesse et de la rapidité bien réglée de notre nouvel armement.

Le général de Polhes a, dans cette circonstance, agi avec sa vigueur habituelle ; il m'a signalé les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus particulièrement distingués ; j'ai l'honneur d'adresser en leur faveur à Votre Excellence des mémoires de proposition sur lesquels je la prie de vouloir bien appeler la bienveillance de l'Empereur.

Je ne puis mieux terminer ce rapport, monsieur le maréchal, qu'en disant à Votre Excellence avec quel entrain et quelle bravoure les troupes pontificales se sont conduites. C'est un hommage que l'armée française se plaît à leur rendre.

Rome, le 8 novembre 1867.

Le général en chef, aide-de-camp de l'Empereur,

DE FAÏLLY.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Un de nos jeunes concitoyens, M. Adolphe Caillère, vient d'être nommé capitaine au 4^e de ligne. M. Caillère, engagé volontaire, est déjà décoré de la Légion d'Honneur et de l'ordre de St-Stanislas de Russie.

On a trouvé jeudi, dans sa chambre, le sieur D..., serrurier, qui s'était asphyxié pendant la nuit avec du charbon. Toutes les issues de l'appartement avaient été hermétiquement fermées, aussi le charbon n'avait-il pu se consumer entièrement. Les voisins de D... ne

mettait de distinguer les objets à grande distance.

« L'affaire est bien menée, se dit Mme d'Arsoix. Maubert avait atélé de bonne heure, afin d'éviter que la lumière dans la remise n'attirât les regards curieux ; le voilà hors de vue maintenant : c'est parfait. »

Cependant, du nouveau poste d'observation où elle s'était placée dès que la voiture eut tourné le château, la baronne guettait le retour de Maubert qui ne pouvait faire autrement que de reprendre l'avenue pour gagner la grande route. Elle comptait les minutes avec une anxiété croissante. « Maubert était à coup sûr homme d'action et de résolution, le docteur ne manquait pas de dextérité, à eux deux ils devaient pouvoir exécuter un coup de main... mais les éventualités !... sans doute ils avaient pris leurs mesures !... Encore, par quel moyen la jeune fille serait-elle éloignée de la chaumière ? Comment s'y prendrait le docteur ? Emploierait-il la ruse ou la force ? » Mme d'Arsoix regrettait maintenant de ne pas s'être fait donner des explications sur ce point.

De parti pris, elle avait dédaigné d'entrer dans les détails : on ne veut toucher que du bout du doigt à certaines affaires, et pourtant, si elles venaient à manquer faute d'un bon avis !... La baronne

lui avaient rien entendu dire les jours précédents, qui pût leur laisser penser qu'il nourrissait un semblable projet.

Il vient de se passer, dans une maison de tolérance de notre ville, un fait de brutalité qui coûtera cher à son auteur. Un individu, à la suite de contestations, a donné un violent coup de pied à une femme, et lui a cassé la jambe. Toutes les issues de la maison ont été fermées pendant que l'on a fait prévenir la force armée. Deux gendarmes ont eu peine à se rendre maîtres du coupable ; maintenant il est en lieu sûr, où il se livre sans doute à la méditation sur les moyens de douceur.

M^{re} de Dreux-Brézé a célébré, en la cathédrale de Moulins, un service funèbre pour le repos de l'âme des défenseurs du Saint-Siège.

Le tableau du service d'hiver, qui vient d'être publié par la compagnie du chemin de fer d'Orléans, est accompagné des observations suivantes :

« Les voyageurs qui manqueront le départ du train pour lequel ils ont pris leurs billets et ceux arrivant par les trains en retard aux gares de bifurcation, et ne pouvant, par suite de ce retard, jouir des correspondances annoncées par les affiches du service, seront dirigés à destination par le train le plus prochain partant de la station de départ ou de réexpédition et desservant la station de destination, quelles que soient d'ailleurs la composition de ce train et les classes des voitures qu'il contiendra. »

« Les places de coupé sont taxées un dixième en sus du prix des places de première classe. »

« Les coupés-lits sont taxés au prix de quatre places de coupé ordinaire. Un voyageur occupant un coupé-lit a le droit, sans supplément de prix, de faire monter avec lui une ou deux personnes pour l'accompagner. »

« Les places de fauteuil-lit sont taxées un tiers en sus du prix des places de première classe. »

« Des wagons contenant des water-closets sont attelés dans les trains express et dans les trains-postes, circulant entre Paris et Bordeaux. »

Pour chronique locale : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

Des renseignements particuliers assurent que le maréchal Bazaine est chargé du commandement militaire de Nancy.

Florence, 14 novembre. — Un décret nommé le général Cialdini commandant des troupes actives du centre de l'Italie.

Le Journal de Rome, du 12, annonce que le pape est décidé à donner une marque d'honneur à toutes les milices pontificales qui repoussèrent l'invasion garibaldienne et aux troupes françaises qui participèrent au combat de Mentana.

douter, dit Mme d'Arsoix.

— Comment ! une conspiration ? Conduite par vous, madame, cela ne peut-être que très-charmant : je demande qu'on m'y accorde une petite place.

— Vous aurez la miéne, cher monsieur, car ma méchante tête ne me permettra pas de sortir, et c'est dans le bois qu'à lieu la réunion des conspirateurs.

— Ah ! ah ! encore une fête bucolique ?

— Mon Dieu, oui, si la chose vous plaît ; on servira le café, et, plus tard, le thé à la chaumière.

— Tout ce que vous proposez, madame, me plaît nécessairement, une promenade, la lune, des lanternes, des étoiles, des rossignols ou des grillons, tout me ravit. »

En disant cela le chevalier ne parlait que du bout des lèvres, en réalité le bois et la chaumière lui présentaient peu d'attraits. De son côté, Mme Le Burcier, toujours inquiète de sa voiture qui n'arrivait pas, ne se souciait guère de s'éloigner du château. Si la promenade avait été mise aux voix, une certaine opposition se fût manifestée. Mais les préparatifs étaient faits, Lisa venait de partir en avant ; Mme d'Arsoix insista. Les récalcitrants cachèrent

leur mauvaise humeur et se soumièrent sans objection. Sir Burfrey, Adrien et M. de la Roche-Léhan s'ébranlèrent les premiers ; Flavie très-empressée autour de Mme Le Burcier, l'entraîna ; bref, tout le monde se mit en route pour le bois.

Ses hôtes partis, Mme d'Arsoix monta à sa chambre, et, de là, passa dans un cabinet dont la fenêtre donnait sur la cour des bâtiments de service. Elle ouvrit, regarda, écouta : point de lumière dans la remise, aucun bruit du côté des écuries. Elle attendit.

Quelques instants s'écoulèrent : rien.

« Maubert avait-il perdu la tête ? un obstacle était-il survenu ? »

Non, non, tout allait bien : les portes de la remise s'ouvrirent sans bruit, et, un instant après, donnèrent passage à une voiture attelée, Maubert était sur le siège. Il fit le tour du château par une allée sablée, évita certains passages pavés, traversa la cour de devant, enfila l'avenue, tourna court à moitié de la longueur de celle-ci, et se dirigea vers le bois par un chemin d'exploitation qui longeait une prairie à trois ou quatre cents pas du château. On pouvait suivre toutes ces évolutions des fenêtres du premier étage : la lune, dans son plein, per-

d'Arsoix tremblait : il se jouait un jeu terrible pour elle ; son honneur, sa sécurité dépendaient du plus ou moins d'habileté des gens, du hasard, d'un coup de fortune ! et elle n'y pouvait rien ! Il fallait attendre... une heure... deux heures peut-être.

« Si la jeune fille résistait ? si elle jetait un cri ? Si Maubert se laissait aller à ses faiblesses ordinaires pour cette créature qu'il avait eu la sottise manie de défendre en tant d'autres circonstances ? A la vérité, on payait chèrement ce dernier service ; puis, en définitive, il ne s'agissait que de briser un caprice insensé : qui ose parler de violence quand il y a finalement mariage et quatre-vingt mille francs en pur don ?... » Cependant, cependant... il fallait attendre.

Tout-à-coup la voiture reparut, elle passait comme un noir fantôme, son ombre s'allongeait sur la prairie.

« Ah ! tout est perdu ! » s'écria Mme d'Arsoix, passant d'une appréhension à l'autre ; ils n'ont pas eu le temps nécessaire ! »

Mais non, au lieu de revenir au château, la voiture fila vers la grande route et disparut bientôt dans le lointain.

(La suite au prochain numéro.)

